

paît guère; et c'est seulement lorsque le mot fatidique "Empire" trop "usagé", fut vidé de sa vertu stimulante que, pour faire passer le gros morceau de la conscription, l'on redécouvrit que "notre première ligne de défense était dans les Flandres".

Et enfin, on disait vrai ! Et c'était reconnaître la distinction essentielle, toujours oubliée, fondamentale, entre une guerre impérialiste quelconque—guerre de conquête—et la Grande Guerre, livrée pour la défense de notre avoir héréditaire et personnel !

Mais cette vérité féconde, on la proclamait trop tard, et ceux qui l'énonçaient avaient jusque-là fourni des preuves trop évidentes de leur seul souci impérialiste; ils étaient devenus suspects. Car ils avaient agi comme ils avaient parlé, non pas en alliés libres de proportionner aux ressources l'aide à offrir, mais en serviteurs d'empire se faisant tout petits et effacés; car ils avaient, par exemple, livré nos quatre cent mille soldats à l'Angleterre comme des *troupes britanniques*, au lieu d'associer fièrement aux armées alliées une *armée canadienne*...

On reprenait trop tard la tâche—tout de même ébauchée mais si mollement poursuivie—de démontrer que nous avions eu raison, au seul point de vue canadien, d'intervenir dans cette guerre où notre sort se jouait, et que notre intérêt bien entendu, notre honneur aussi, nous commandaient d'y rester. Le mal inévitable était fait : l'opinion s'était formée partout et était devenue en plusieurs esprits une conviction, que nous livrions une guerre anglaise, non pas canadienne; que nous n'étions pas des combattants libres, retenus seulement par la foi donnée à leurs alliés—lien aussi fort et plus digne—mais que nous étions des esclaves enchaînés au sort de la Grande-Bretagne, et qui obéissaient au *Foreign Office*.

Que ceux-là le sachent—aux Etats-Unis, en France et partout à l'étranger—qui n'ont rien compris à l'attitude canadienne-française en ces tristes temps: si notre province a eu des torts, si, suivant l'expression de M. Laurier "elle n'a pas fait son devoir" tout de suite, c'est que l'impérialisme, le même que nous avons vu faire l'injuste guerre boer, avait à ce point brouillé les idées que le véritable enjeu du conflit européen, ou bien on l'avait oublié, ou bien on le confondait avec l'enjeu de la lutte que nous soutenons pour le développement normal de notre autonomie.

Ces observations, tout le monde a pu les faire. Et cela prouve que l'impérialisme d'avant-guerre, si, comme le croit M. Caldwell, il n'est plus le même, est devenu au Canada plus dangereux, moins sournois peut-être mais plus audacieux, et qu'aux erreurs anciennes il a ajouté, depuis la guerre, la plus maladroite des fautes, celle de réduire le patrimoine commun de la civilisation, qu'il s'agit pour nous de sauvegarder, à la seule fortune de la métropole anglaise. M. Caldwell dit: "The old Imperialism is nearly as dead as the old race hatred". La comparaison seule peut sembler juste: pas plus que la haine de race l'impérialis-

me n'est mort. Car, M. Caldwell lui-même en convient, la guerre, qui eût dû nous unir, a creusé plus profond le fossé qui nous sépare, Anglais et Français d'ici; et jamais la haine n'a pris pour se manifester des formes plus violentes.

Il y a cependant un point de la discussion où il suffit pour nous mettre d'accord, de préciser davantage une pensée exprimée ailleurs et dont on a exagéré la portée critique. A la suite de MM. Squair et Will, les traducteurs de *l'Appel aux Armes*, M. Caldwell affirme que la plupart des Canadiens-Anglais qui se sont enrôlés l'ont fait spontanément, et non pas sous la pression impérialiste ("they thought little of the phantom of Imperialism"), et que c'est une erreur d'en faire la principale raison ("main motive") de leur départ pour le front. C'est absolument mon avis, et que cette erreur serait une injustice; je prie de noter que je n'ai jamais dit ni laissé entendre le contraire. Un très grand nombre de Canadiens-Anglais ont pris les armes, comme les Canadiens-Français, sans faire attention aux cris impérialistes, simplement parce que leur pays était officiellement en guerre et qu'ils jugeaient beau et nécessaire de se sacrifier pour une grande cause, celle de leur patrie menacée par l'agression barbare du Boche sur les mères-patries et par son dessein cyniquement avoué d'anéantir notre civilisation. C'est un fait patent, qu'ils seraient partis quand même on ne leur eût pas parlé du salut de l'Empire. Le reproche que j'ai adressé ailleurs déjà aux impérialisants, grands ou petits,—et qui ne vise en rien les engagés volontaires,—c'est d'avoir voulu capter la source de ce magnifique enthousiasme national, pour en tirer un profit personnel ou de parti, et de l'avoir orienté vers un but moins haut placé et aussi moins attrayant; c'est d'avoir transformé, ou plus justement, déformé en piètre démarche politique un geste noble qui était purement et saine-ment patriotique.

Voilà ce qu'il était criminel de faire, et ce que pourtant on a fait. On n'avait pas le droit, comme raison et comme but de nos sacrifices en hommes, en or et en denrées, de substituer à la Civilisation menacée l'intérêt purement britannique; devant le phare lumineux qui domine le monde, devant sa flamme vacillante qui faisait lever les têtes et battre les cœurs, on n'avait pas le droit de placer l'écran impérialiste.

C'est cette manœuvre maudite, dont je n'ai attribué la responsabilité qu'aux seuls politiciens, qui a produit ce double résultat négatif: de ralentir d'abord l'élan du début jusqu'à le paralyser, puis de pousser le chef nationaliste, partisan de la participation en 1914, à prêcher l'abstention en 1917.

L'abstention nationaliste

Car le groupe impérialiste et certain groupe nationaliste nous ont donné, depuis la guerre, le spectacle du plus étrange des chassés-croisés. On se sou-